

# DU FASCISME HISTORIQUE AU NOUVEAU FASCISME

Alternative et complexité dialectique

Le fascisme n'a pas disparu : il s'est transformé. Adapté à un capitalisme mondialisé et en crise, le nouveau fascisme prospère sur la peur, la négation du réel et la simplification autoritaire d'un monde devenu complexe. Il ne se manifeste plus seulement par la violence brute, mais aussi par une mise en scène spectaculaire, souvent grotesque et clownesque, où la transgression, le divertissement et la provocation deviennent des instruments puissants de normalisation politique. De l'analyse du fascisme historique aux formes contemporaines de domination, ce livre défend une thèse centrale : seule une pensée dialectique de la complexité permet d'envisager une alternative réelle. À partir des pratiques de communisme en acte, il explore les conditions d'une bifurcation politique face à la crise du présent.



*Fils d'immigrés italiens, docteur ès sciences, poète, essayiste, André Prone a écrit de nombreux recueils de poésie, essais, et ouvrages scientifiques. Ancien directeur du consortium de recherche franco-thaïlandais « Sols tropicaux et méditerranéens », laboratoire de chimie de l'environnement à l'Université d'Aix-Marseille, acteur syndical et environnemental, il milite pour une alternative au capitalisme écosidaire de plus en plus factieux.*

Maquette de couverture : © Mathilde Prone

Illustration versus IA : Un clin d'œil à Bertolt Brecht, *La résistible ascension d'Arturo Ui*

Prix : **4€**

ISBN : 978-2-9545091-7-4

André Prone

# DU FASCIME HISTORIQUE AU NOUVEAU FASCIME

Alternative et complexité dialectique

*Préface de Janine Guespin-Michel*



Raison-Commune-Éditeur

André Prone

# Du fascisme historique au nouveau fascisme

Alternative et complexité dialectique

Préface de Janine Guespin-Michel

Édition militante  
**Version en ligne**

permettant de feuilleter gratuitement une bonne partie du livre.  
**Si vous souhaitez acquérir l'ouvrage imprimé au prix de 4€  
ou la version numérique complète au prix de 2€  
écrire à : [proneandre@yahoo.fr](mailto:proneandre@yahoo.fr)**



*Raison-Commune-Editeur*

*Il fallait à Persée pour poursuivre les monstres une capuche  
de nuages. Cette capuche, nous nous la sommes tirée  
sur les yeux et les oreilles, pour pouvoir faire comme  
si les monstres n'existaient pas.*

**Karl Marx**

*Le fascisme n'est pas le contraire de la démocratie,  
mais son évolution par temps de crise.*

**Bertolt Brecht**

## Préface

*Du fascisme historique au nouveau fascisme.* Dès son titre, André Prone interpelle le « sens commun » qui se rebiffe : « Le fascisme, c'est le fascisme, on connaît bien, c'est toujours pareil : le bouc émissaire, la violence, pourquoi chercher du nouveau ? Ne serait-ce pas une manière de le dédouaner, de le dédramatiser ? »

Eh bien non, c'est le contraire : le nouveau fascisme a toujours le même rôle, représente toujours un grand danger, mais il a changé comme a changé la société, et il ne joue plus sur les mêmes ressorts. Lutter contre le fascisme actuel nécessite de comprendre ces ressorts, de comprendre pourquoi une partie croissante des populations, en France comme en Europe, comme dans le reste du monde, peut être séduite par ces gens dont l'aspect nauséabond et dangereux des idées ne lui apparaît plus. C'est cela qui permettra de savoir ce qu'il faut dire et proposer pour en détourner ceux et celles qu'ils séduisent.

Mais, pour ce faire, il est nécessaire d'abandonner une manière de penser habituelle, dominante, qui empêche précisément de voir les choses dans leur évolution, dans ce qui se transforme tout en restant pareil, comme ce « train de 15 h 45 » dont la rame et la locomotive ont été changées, mais ni le trajet, ni l'horaire, ni le nom.

Le mode de pensée dominant nous habitue à voir les choses

comme immuables : c'est l'essentialisation. Fascisme, ça veut dire fascisme, comme capitalisme, ça veut dire capitalisme. S'ils ont changé, alors il faut un nouveau mot : néolibéralisme pour l'un, populisme, quand ce n'est pas trumpisme, pour l'autre. Avec ce mode de pensée, tout ce qu'on a pu apprendre ou comprendre du capitalisme ou du fascisme par le passé est soit entièrement exact et valable actuellement, soit entièrement différent, et il faut repartir à nouveaux frais.

Mais la réalité est différente. La société évolue de façon hétérogène, sous l'influence des contradictions qu'elle génère et des interactions complexes entre ses éléments.

Certes, le fascisme reste la forme de société vers laquelle tend le capitalisme lors de ses crises, mais la société n'est plus la même qu'au siècle dernier. Comment a-t-elle changé ? En quoi ces modifications modifient-elles le rapport au fascisme, donc le fascisme lui-même, et nécessitent-elles des armes différentes pour lutter contre sa menace ?

Pour poser ces questions puis pour les aborder, André Prone a eu besoin d'aller au-delà du mode de pensée habituel et dominant, statique, binaire, linéaire, simplifiant en un mot. Et pour cela, point n'est besoin de tout inventer : il existe des outils qu'il faut mobiliser pour avancer.

Pour comprendre les contradictions qui travaillent la société et génèrent ses transformations, il y a la logique dialectique, hégélienne puis matérialiste avec Marx, Engels et de nombreux autres penseurs depuis. Et pour ne pas être piégé par les comportements complexes, les sciences des systèmes complexes ont développé tout un arsenal de concepts, contre-intuitifs pour la pensée dominante, mais compréhensibles avec la dialectique.

Comprendre comment et en quoi ce qui évolue est à la fois semblable et différent ressort donc de cette complexité dialectique. Et c'est cette compréhension qui permet de proposer

des alternatives.

Comprendre en quoi le nouveau fascisme peut attirer les populations actuelles, fragilisées, désorientées et désolidarisées par le fonctionnement même du capitalisme, en leur proposant une « solution » simple à leurs problèmes existentiels, permet de comprendre que les arguments directement opposés à ces idées ne sont pas efficaces, car ils ne touchent pas aux causes profondes de l'adhésion à ces idées. Semblables à l'abeille qui se heurte éternellement contre la vitre, ceux qui utilisent les anciens arguments contre le fascisme historique échouent continuellement, comme l'atteste la montée régulière de la vague brune.

C'est la dialectique, à nouveau, qui suggère de faire le détour, de tourner le dos à la fenêtre pour trouver la porte : pour contrer les fausses réponses portées par le nouveau fascisme, il faut proposer de vraies solutions, et c'est en effet un grand détour. Ce n'est pas en rafistolant la société capitaliste qu'on pourra répondre aux frustrations qu'elle génère. C'est en travaillant à changer de société. C'est ce qu'André Prone appelle le communisme en acte, qui est à la fois le but et le chemin, qui a déjà commencé à tout petit bruit, et dont le danger actuel du fascisme nécessite d'accélérer la course.

Là encore, la pensée dominante est un obstacle majeur, pour laquelle toute sortie du capitalisme est soit impossible, soit un changement complet. La dialectique de la complexité montre comment la quantité peut se changer en qualité, le nouveau peut émerger, progressivement ou brusquement, de l'ancien, les contradictions peuvent devenir des moteurs de transformations et engendrer des bifurcations, des modifications irréversibles. C'est un mode de pensée qui ne démontre pas, mais montre la possibilité, la faisabilité et les voies possibles des changements de société. Des déjà-là de communisme existent au sein du

capitalisme et peuvent engendrer un cercle vertueux qui les amplifiera. C'est ce communisme en acte qui peut devenir, nous montre André Prone, le meilleur rempart contre le fascisme.

Il faut donc aborder la lecture de ce livre avec un esprit ouvert, accepter d'aller à l'encontre des formes de pensée reçues, donc de bousculer ses idées reçues.

**Janine Guespin-Michel**

*Professeure honoraire*

## Avant-propos

Ce livre n'a pas vocation à être un traité systématique, ni un manuel d'action politique. Il se présente plutôt comme une tentative de pensée contextualisée, une conversation prolongée avec un présent instable, traversé de crises multiples, de replis autoritaires et de désorientations collectives, où l'idée même d'une alternative au capitalisme semble de plus en plus difficile à formuler. Il part d'un double constat.

D'une part, le fascisme n'appartient pas seulement au passé. Loin d'avoir été définitivement vaincu en 1945, il constitue une forme de domination susceptible de réapparaître lorsque les contradictions du capitalisme deviennent ingérables. Le fascisme n'est pas une anomalie extérieure au système : il en est l'une des issues possibles, une réponse autoritaire à la crise, fondée sur la simplification violente du réel, la désignation d'ennemis et la mise au pas des subjectivités.

D'autre part, l'alternative au capitalisme, qui s'est incarnée au XX<sup>e</sup> siècle dans des mouvements de masse, des organisations durables et des projets collectifs structurants, ne constitue plus aujourd'hui un horizon largement partagé. Cette disparition ne signifie pas l'absence de résistances ou de luttes, mais leur dispersion, leur fragmentation, leur difficulté à se constituer en force historique cohérente. Dans cet espace laissé vacant, le nouveau fascisme trouve un terrain favorable : il n'a plus besoin de s'opposer frontalement à une alternative organisée, mais peut s'insinuer dans des subjectivités isolées, des peurs diffuses, des désirs façonnés par le capitalisme contemporain.

Ce texte ne vise ni à épuiser la question du fascisme, ni à en proposer une explication totale. Il ne se réduit pas non plus à

une dénonciation morale. Ce qui est en jeu ici dépasse la seule critique du nouveau fascisme : il s'agit de penser les conditions de possibilité d'une alternative à la fois crédible et vivable dans un monde profondément transformé. L'ouvrage s'inscrit dans une démarche de pensée dialectique du complexe. Le fascisme ne peut être compris comme un simple phénomène politique isolé ; il doit être appréhendé comme un symptôme de la crise d'un système global, mais aussi comme le produit de transformations profondes des subjectivités, des relations sociales et des modes de vie sous le capitalisme avancé.

Le fascisme contemporain n'est pas seulement une idéologie ou un mouvement. Il est une configuration sociale, un régime d'affects, une manière spécifique de produire du lien social par la peur, l'exclusion et la simplification. Il peut, selon les rapports de force et l'aggravation des crises, cohabiter temporairement avec les formes de la démocratie parlementaire, mais aussi s'en détacher progressivement, remettre en cause le droit international, s'extraire des cadres juridiques hérités et recourir à une violence de plus en plus directe – notamment contre les populations racisées, les migrants, les opposants politiques, ou dans les relations impérialistes entre États. L'enjeu est alors double. Il s'agit d'abord de saisir les continuités et les discontinuités entre le fascisme historique et ses formes actuelles, afin d'éviter à la fois l'illusion d'un simple « retour » du passé et celle d'une nouveauté radicale sans racines. Il s'agit ensuite de réfléchir à ce que peut signifier une alternative dans un monde marqué par la fragmentation des classes populaires, l'affaiblissement des médiations collectives et la transformation des mentalités sous l'effet conjugué de la marchandisation, des technologies numériques et du capitalisme de la séduction. C'est dans ce cadre qu'émerge la notion de *communisme en acte*. Elle ne désigne ni un modèle achevé, ni

un programme clé en main, ni la promesse d'un renversement imminent. Elle renvoie à un ensemble de pratiques réelles, déjà existantes, par lesquelles se construisent des formes de coopération, de mise en commun et de solidarité, au sein même du capitalisme et contre sa logique. Le communisme en acte est à la fois résistance immédiate et construction progressive ; il travaille les contradictions du réel sans les nier et prépare des bifurcations possibles sans jamais les décréter.

*Ce livre est donc une tentative* : tentative de relier l'analyse historique à la stratégie politique, la critique du capitalisme à l'invention de pratiques collectives, la vigilance antifasciste à la reconstruction d'un horizon émancipateur. Il s'adresse à celles et ceux qui refusent la résignation sans se satisfaire de mots d'ordre abstraits ; à celles et ceux qui cherchent à comprendre pour mieux agir, dans un monde où la domination tend à se recomposer sous des formes toujours plus complexes. Ce texte ne se veut pas clos. Il constitue une étape, un point de passage, ouvert à la confrontation avec le réel, aux débats, aux expériences, aux erreurs. Il ne propose pas une vérité définitive, mais une méthode : une manière de penser la complexité, de travailler les contradictions, d'articuler théorie et pratique. Et s'il ne devait rester qu'une conviction, ce serait celle-ci : l'alternative ne se reconstruit ni dans l'isolement ni dans l'attente, mais dans la capacité collective à produire des objectifs communs, à tisser des réseaux de solidarité et à inventer, dès maintenant, des formes de vie qui rendent possible une bifurcation historique.



# Introduction

Le fascisme est souvent appréhendé comme une figure du passé, une ombre inquiétante reléguée aux marges de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle. Cette représentation repose sur l'idée qu'il aurait été définitivement vaincu en 1945, ou qu'il ne pourrait réapparaître que sous la forme d'une répétition caricaturale. Or ce que nous désignons aujourd'hui comme « nouveau fascisme » ne peut être compris ni comme une simple réédition, ni comme un pur retour. Il s'agit d'une mutation : une recombinaison de formes de domination anciennes au sein d'un monde profondément transformé par l'évolution du capitalisme.

Ce monde est celui du capitalisme tardif, du capitalisme de la séduction, de la marchandisation généralisée des désirs, des technologies numériques et de l'individualisation des existences. Il est aussi celui de la précarisation des conditions de vie, de l'affaiblissement des solidarités collectives et de la fragmentation des expériences sociales. Dans ce contexte, la menace fasciste ne se manifeste plus seulement sous la forme d'un parti ou d'un régime immédiatement identifiable, mais comme une dynamique diffuse : une logique d'exclusion, une manière de gouverner par la peur, la division et la simplification du réel.

Le fascisme historique s'est développé dans un contexte de crises profondes – économiques, sociales et politiques – au sein de sociétés où les masses étaient fortement structurées, où les conflits sociaux étaient visibles, où la politique se déployait dans des espaces collectifs relativement stabilisés.

Le fascisme contemporain, à l'inverse, prospère dans un monde où la conflictualité a été en grande partie désarticulée, où les

classes populaires sont fragmentées, où nombre d'individus vivent une solitude socialement produite et où les relations sont largement médiatisées par des dispositifs techniques et marchands. Il ne s'agit plus seulement d'imposer un ordre autoritaire par la force, mais de transformer en profondeur les manières de percevoir le monde, de concevoir notre rapport aux autres et de se comprendre soi-même.

Le nouveau fascisme opère ainsi comme une gouvernance des affects. Il capte les peurs produites par l'insécurité sociale, mobilise les ressentiments nés de la dépossession et de la perte de repères, construit des ennemis internes et externes, et propose des réponses autoritaires à des réalités complexes.

Cette dynamique peut, selon les rapports de force, coexister temporairement avec les formes de la démocratie parlementaire, tout en les vidant progressivement de leur substance. Elle peut aussi, lorsque la crise s'aggrave, remettre en cause les cadres juridiques existants, s'extraire du droit international et du droit du commerce, et recourir à une violence de plus en plus directe, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des frontières nationales.

Cependant, comprendre le nouveau fascisme ne suffit pas. Il faut également interroger la crise de l'alternative. Au XX<sup>e</sup> siècle, le communisme a constitué, malgré ses contradictions et ses dérives, un horizon politique structurant. Il a permis à des millions d'individus de se projeter dans un avenir collectif et de penser la transformation radicale de la société.

Aujourd'hui, cet horizon s'est largement effrité. La puissance du capitalisme de la séduction, la transformation des mentalités, la désorganisation des classes populaires et la fragmentation des luttes ont rendu l'idée même d'une société autre difficile à formuler.

C'est dans ce vide que le nouveau fascisme trouve une partie de sa force, en proposant des récits simples, identitaires et

faussetment rassurants, fondés sur l'exclusion et la désignation de boucs émissaires.

Face à cette situation, la question centrale n'est donc pas seulement celle de la dénonciation du fascisme, mais celle de la reconstruction d'une alternative crédible. Or cette alternative ne peut être pensée comme un retour aux formes du passé, ni comme une simple opposition frontale. Elle doit être construite à partir du réel existant : des pratiques déjà là, des résistances fragmentaires, des expériences concrètes de coopération et de solidarité. C'est dans cette perspective que s'inscrit la notion de communisme en acte. Elle ne désigne ni une utopie abstraite ni un projet suspendu à la seule prise du pouvoir d'État, mais un processus de transformation progressive, fait de pratiques, de liens communs et de réseaux, qui articulent résistance immédiate et construction de nouvelles formes de vie collective.

Une telle démarche suppose une pensée dialectique du complexe. Le capitalisme contemporain est capable d'intégrer une partie de ses critiques, de déplacer ses contradictions et de produire des subjectivités compatibles avec sa reproduction. De même, les pratiques émancipatrices sont traversées de tensions, de limites et de risques de récupération. Penser le communisme en acte implique donc de saisir simultanément les contradictions du système que l'on combat et celles des alternatives que l'on cherche à faire émerger. Il ne s'agit pas de viser une synthèse idéale, mais de développer une capacité à agir dans la complexité, à maintenir des tensions fécondes et à ouvrir des possibilités de bifurcation.

Ce livre propose ainsi une trajectoire critique et politique. Il cherche à comprendre les formes contemporaines du fascisme à partir de leurs racines historiques et matérielles, à analyser les transformations du capitalisme qui les rendent possibles, et à

explorer les conditions d'une alternative réelle. Il ne s'agit pas de conclure sur une certitude, mais d'ouvrir un espace de réflexion et de construction collective. Car si le nouveau fascisme constitue une menace réelle, l'alternative ne peut être qu'un processus long, conflictuel et inachevé – mais c'est précisément dans ce processus que réside la possibilité d'un avenir autre.

# **Chapitre 1 - Deux périodes de fascisme : continuités et ruptures**

## **1.1. Le fascisme historique : conditions sociales et subjectivités**

Le fascisme historique n'est ni un accident de l'histoire ni une simple dérive autoritaire de régimes libéraux en crise. Il constitue une forme politique spécifique, inscrite dans une conjoncture déterminée du développement du capitalisme et des rapports de classe<sup>1</sup>. Dans l'Europe des années 1920 et 1930, le capitalisme est traversé par une crise profonde : effondrement économique, chômage de masse, instabilité politique, discrédit des institutions parlementaires issues de l'après-guerre. Cette crise ne se limite pas à la sphère économique ; elle affecte l'ensemble des rapports sociaux, les formes de solidarité, les cadres symboliques et les subjectivités.

Les sociétés européennes sont alors prises dans une tension aiguë entre une modernisation industrielle accélérée et des structures sociales, culturelles et politiques encore largement héritées du passé. La montée du mouvement ouvrier, l'irruption des masses sur la scène politique et la perspective d'une transformation radicale de la société ouvrent un champ de possibles, mais produisent également de fortes résistances.

C'est dans cet entre-deux instable que le fascisme émerge comme une tentative de réorganisation autoritaire de la société<sup>2</sup>. Il prétend dépasser les conflits de classe tout en les neutralisant, en intégrant de manière déformée certaines revendications sociales, mais en les subordonnant à un projet nationaliste et hiérarchique.

L'une des caractéristiques centrales du fascisme historique réside dans sa capacité à mobiliser les masses. Il ne s'agit pas d'un pouvoir qui s'impose uniquement par la répression, mais d'un mouvement qui produit une adhésion active<sup>3</sup>. Cette adhésion repose sur la construction d'une communauté imaginaire, définie moins par un contenu positif que par la désignation d'ennemis : l'étranger, le communiste, le juif, le « traître », figures multiples et interchangeable d'une menace supposée. Le fascisme unifie par la peur et par la haine, mais aussi par la promesse d'un renouveau national, d'un ordre restauré et d'une grandeur retrouvée.

Cette promesse opère une forme de « réconciliation » autoritaire entre les classes. Elle ne vise ni l'égalité ni l'émancipation, mais la subordination de tous à un projet national incarné par un leader charismatique et par l'État. Elle est d'autant plus efficace que les organisations capables de porter une alternative – partis ouvriers, syndicats, mouvements populaires – sont divisées. Le fascisme apparaît alors comme une solution à la fois radicale et « rassurante », une réponse simplificatrice à une crise sociale complexe.

La force du fascisme historique ne peut cependant être réduite à une manipulation cynique des masses. Elle repose aussi sur une transformation profonde des subjectivités<sup>4</sup>. Les individus ne sont pas seulement dominés de l'extérieur ; ils trouvent dans le fascisme une réponse à leur désorientation. Celui-ci propose un récit de grandeur, une mythologie nationale, une esthétique de la violence, de la discipline et de l'action. Il transforme la souffrance sociale, l'humiliation et l'insécurité en fierté collective, en énergie mobilisatrice, en sentiment de participation à une histoire nationale supposée exceptionnelle. Dans un contexte de crise et d'incertitude, il offre une cohérence illusoire, mais puissamment structurante.

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

## **1.2. Le fascisme contemporain : nouvelle configuration sociale**

Le fascisme contemporain ne constitue pas une simple répétition du fascisme historique. Il se présente comme une dynamique diffuse, fragmentée, qui traverse le corps social. Il correspond à une recomposition autoritaire inscrite dans les transformations du capitalisme néolibéral et du capitalisme de la séduction<sup>5</sup>. Il ne vise pas seulement la conquête directe de l'État, mais la colonisation de l'imaginaire social et la production de subjectivités compatibles avec un durcissement autoritaire. Autrement dit, le nouveau fascisme n'est pas seulement une force politique : il est une machine de production de sens, de peur, de haine et d'exclusion, qui fonctionne à travers les médias, les réseaux et les affects.

### ***Une dimension spectaculaire et grotesque,***

Cette dimension n'est pas sans rappeler la pièce de théâtre de Bertolt Brecht écrite en 1941 *La Résistible Ascension d'Arturo Ui* (*Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*).

En effet, il serait erroné de réduire le nouveau fascisme à une violence brute et assumée. Il est aussi traversé par une dimension spectaculaire, souvent grotesque, qui participe à sa puissance. Certaines figures contemporaines, comme Donald Trump, incarnent ce mélange paradoxal : à la fois outrancier,

clownesque, caricatural, et pourtant capable de mobiliser des masses et d'influencer profondément les représentations collectives<sup>6</sup>. Cette dimension « clownesque » (que rappelle l'illustration de la couverture de ce livre) n'est pas un détail anecdotique : elle est structurante. Elle permet au fascisme contemporain de se présenter comme un divertissement, une transgression, une « vraie » liberté contre les prétendues « élites ». Cette forme de spectacle politique rend la critique plus difficile, car elle brouille la frontière entre le sérieux et le ridicule, entre la politique et le show. Et c'est précisément ce mélange qui facilite la normalisation de l'extrême droite : l'absurde devient tolérable, puis banal, puis légitime.

### ***La dissolution des cadres collectifs***

La transformation décisive concerne la structure même des masses. Là où le fascisme historique s'appuyait sur des masses organisées, le fascisme contemporain se nourrit de masses désorganisées. Les cadres collectifs traditionnels – partis, syndicats, associations de quartiers, mouvements populaires – se sont affaiblis, fragmentés ou ont été intégrés dans une logique de marché et de gestion.

Cette dissolution produit une « solitude organisée », propice à la captation des affects<sup>7</sup>. Les individus ne se définissent plus à travers des appartenances collectives stables, mais à travers des identités fluides, souvent construites par la consommation, les réseaux sociaux et les discours médiatiques. Dans ce contexte, la radicalisation ne passe plus par l'adhésion à un projet politique structuré, mais par la circulation d'émotions : la colère, la peur, le ressentiment, l'humiliation. Le nouveau fascisme capte ces affects en leur offrant un récit simple et faussement rassurant : la faute serait extérieure, l'ennemi, le bouc émissaire<sup>9</sup>, serait identifiable, la solution serait autoritaire.

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

### ***Une production du sens fondée sur l'économie de l'attention***

Enfin, la production du sens et des affects constitue une différence décisive. Le fascisme historique construisait une culture politique totalisante : un récit national cohérent, une esthétique officielle, une symbolique de l'État et du chef. La propagande visait l'unification idéologique et la stabilisation des représentations.

Le fascisme contemporain s'inscrit dans une économie de l'attention caractérisée par la saturation informationnelle et la concurrence permanente des récits. La vérité y est dissoute dans une guerre des perceptions, où l'émotion prime sur toute médiation rationnelle<sup>8</sup>. La propagande n'est plus seulement un discours organisé : elle devient une production continue de chocs symboliques, d'images, de provocations, de polémiques et de fausses informations. Cette logique ne cherche pas tant à imposer une vérité unique qu'à rendre la société incapable de distinguer durablement le vrai du faux, fragilisant ainsi toute possibilité de critique cohérente.

Cette comparaison met en évidence que le fascisme contemporain est à la fois moins visible que ses formes historiques et plus profondément intégré aux structures sociales du capitalisme actuel. Comprendre ces différences n'est pas un exercice purement théorique : c'est une condition essentielle pour penser une alternative émancipatrice capable de répondre aux formes spécifiques de domination de notre époque.

---

<sup>1</sup>. Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Pierre-Emmanuel Dauzat, traduction, Gallimard, 2004.

<sup>2</sup>. Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard,

Collection Folio essais (n°674), 2021.

<sup>3.</sup> Nicos Poulantzas, *L'État, le pouvoir, le socialisme*, Paris, PUF, 1978.

<sup>4.</sup> Georges Bataille, *La structure psychologique du fascisme*, Paris, Lignes.

<sup>5.</sup> Michel Clouscard, *Le capitalisme de la séduction*, Paris, Delga, 2009.

<sup>6.</sup> Enzo Traverso, *Les Nouveaux visages du fascisme*, Paris, Textuel, 2017.

<sup>7.</sup> Michel Clouscard, *Néo-fascisme et idéologie du désir*, Paris, Delga, 2007.

<sup>8.</sup> André Prone, *Pour une critique de la marchandisation*, Paris, L'Harmattan, 2015.

<sup>9.</sup> André Prone, *L'Arabe, nouveau bouc émissaire du capital*, Editions Emile Communication, 2025.



# **Chapitre 2 – Le capitalisme de la séduction et la transformation des mentalités**

## **2.1. Production du désir et neutralisation de la conflictualité**

Le capitalisme contemporain ne se définit plus seulement par un mode de production économique, mais par une capacité accrue à façonner les désirs, les attentes et les formes de subjectivité. Avec le capitalisme de la séduction, la domination ne s'exerce plus principalement par la contrainte directe, mais par l'adhésion affective et symbolique des individus au système qui les domine<sup>1</sup>. Cette mutation constitue un tournant majeur : le capitalisme ne se contente plus d'organiser le travail et la production, il organise les imaginaires, les aspirations et les modes de vie.

Contrairement au capitalisme industriel classique, fondé sur la discipline, la rareté et la répression explicite des besoins, le capitalisme de la séduction repose sur la promesse. Il promet le bonheur, l'épanouissement, la reconnaissance sociale et la liberté individuelle, mais sous des formes marchandisées et individualisées. Le désir devient ainsi un moteur central de la reproduction du système, non comme puissance émancipatrice, mais comme énergie captée, orientée et canalisée vers la consommation<sup>2</sup>. Le sujet n'est plus seulement exploité comme force de travail ; il est mobilisé comme consommateur, comme porteur de projets personnels, comme entrepreneur de lui-même. Cette logique transforme profondément la conflictualité sociale. Les antagonismes de classe ne disparaissent pas, mais ils sont

désarticulés, fragmentés et dépolitisés. Les contradictions structurelles du capitalisme sont reconverties en problèmes individuels, en parcours singuliers de réussite ou d'échec<sup>3</sup>. La réussite est présentée comme le résultat d'un effort personnel ou d'un bon « choix », tandis que l'échec est intériorisé comme une faute individuelle. Dans ce cadre, la solidarité collective tend à apparaître comme inutile, voire suspecte, et la concurrence devient la norme implicite des relations sociales.

Le capitalisme de la séduction produit ainsi une recomposition profonde des mentalités. Les individus sont incités à se penser avant tout comme des sujets autonomes, responsables, flexibles, capables de s'adapter en permanence. Cette autonomie apparente masque une dépendance accrue aux normes marchandes, aux injonctions à la performance et à l'optimisation de soi<sup>4</sup>. La liberté est réduite à la capacité de choisir entre des options prédéfinies, tandis que les conditions matérielles et sociales de ces choix demeurent largement invisibilisées.

Les technologies numériques et cybernétiques jouent un rôle décisif dans cette transformation. Elles ne sont pas de simples outils neutres, mais des dispositifs sociaux qui restructurent les rapports au temps, à l'espace et aux autres. La médiation technologique permanente fragmente l'expérience du réel, accélère les rythmes de vie et transforme la communication en flux continus d'images, d'informations et de stimuli. Cette fragmentation rend plus difficile l'élaboration d'expériences collectives partagées, condition pourtant essentielle à la formation d'une conscience politique.

Il en résulte une forme paradoxale de socialité : les individus sont constamment connectés, mais rarement liés. La solitude produite par le capitalisme contemporain n'est pas un accident, mais un effet structurel, socialement organisé, puis vécu sur le mode individuel<sup>5</sup>. Cette solitude affaiblit les capacités de

résistance collective et favorise la recherche de compensations symboliques, identitaires ou affectives.

C'est dans cet espace que le nouveau fascisme trouve un terrain particulièrement favorable. Il ne surgit pas contre le capitalisme de la séduction, mais à partir de lui. Il capte des subjectivités fragilisées, saturées de promesses non tenues, en quête de reconnaissance et de sens, et leur propose des récits simplificateurs, des identités closes et des ennemis clairement désignés<sup>6</sup>. Là où le capitalisme promet sans jamais satisfaire, le nouveau fascisme prétend trancher, nommer et exclure. Il transforme la frustration diffuse en colère dirigée, la solitude en appartenance factice et l'angoisse sociale en haine politique.

Le capitalisme de la séduction apparaît ainsi comme une condition centrale du fascisme contemporain. En neutralisant la conflictualité sociale par la marchandisation du désir, il affaiblit les bases mêmes d'une alternative collective. Comprendre cette transformation est indispensable pour penser le communisme en acte : celui-ci ne peut se contenter de dénoncer le capitalisme, il doit aussi affronter les formes de subjectivité que ce capitalisme produit, et reconstruire, contre la dispersion et la concurrence, des pratiques de mise en commun capables de redonner consistance au collectif.

## **2.2. De la production à la consommation : l'invasion du capital dans les désirs**

Le capitalisme n'a jamais été un simple mode d'organisation de la production matérielle. Il a toujours impliqué une certaine vision du monde, une manière de structurer le temps, le travail, la valeur et les attentes sociales. Toutefois, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, et plus nettement à partir des années 1920, s'opère une

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

autoritaire des frustrations<sup>7</sup>. Le fascisme contemporain trouve ainsi des individus déjà isolés, déjà habitués à se penser comme seuls responsables de leur sort, déjà traversés par une insatisfaction permanente. Il transforme cette insatisfaction en ressentiment politique, et ce ressentiment en adhésion autoritaire.

Penser une alternative suppose donc de reconnaître que la transformation du capitalisme ne se joue pas uniquement sur le terrain économique. Elle engage la production des désirs, des subjectivités et des formes de vie<sup>8</sup>. Le communisme en acte ne peut se limiter à une critique abstraite du marché ou de la consommation. Il doit être capable de produire d'autres désirs, d'autres attachements, d'autres expériences du collectif. Il doit rendre sensible, dans les pratiques mêmes, qu'une autre manière d'habiter le monde est possible. C'est dans cette reconstruction de désirs communs, contre l'individualisation concurrentielle et la séduction marchande, que réside une condition essentielle d'une alternative réelle.

### **2.3. La fabrique de l'individu : technologies, attention et solitude**

La révolution numérique ne se limite pas à un progrès technique : elle transforme les conditions mêmes de l'existence. Les plateformes numériques, les réseaux sociaux, les algorithmes publicitaires et les systèmes de surveillance produisent une nouvelle architecture de la vie sociale. Ils transforment l'attention en ressource, le temps en flux, l'interaction en données et l'identité en profil exploitable<sup>1</sup>. La vie privée est progressivement convertie en matériau économique, tandis que les individus sont incités à se rendre

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

promesse de réalisation et une expérience de dépossession<sup>1</sup>. C'est dans cette tension que se constitue le terrain du nouveau fascisme.

Le fascisme contemporain ne se contente pas de profiter de la fragmentation sociale : il l'intensifie. Il propose une forme de « solution » identitaire à la déstabilisation individuelle. Là où le capitalisme de la séduction offre des récits de réussite personnelle, le fascisme propose un récit collectif de revanche, de restauration et de grandeur. Il transforme la crise en humiliation collective, et l'humiliation en colère. La nation devient un refuge, une identité protectrice, une communauté qui ne demande pas d'explication mais une adhésion<sup>6</sup>.

Cette régression identitaire se nourrit d'un mécanisme simple : l'exclusion comme forme de cohésion. La communauté fasciste ne se construit pas sur des projets partagés, mais sur la désignation d'ennemis. Le bouc émissaire permet de réduire la complexité du réel à un objet de haine. Cette haine est ensuite légitimée par un discours qui se prétend « antisystème », « populaire », « réaliste », alors qu'il reproduit la logique de domination et de violence du capitalisme.

La violence du ressentiment est également liée à la crise des médiations collectives. Les institutions de la vie sociale (syndicats, associations, espaces de débat, mouvements) sont affaiblies, divisés ou fragmentées. Nombreux sont les individus qui n'adhèrent plus à ces outils pour comprendre collectivement leurs difficultés, ni pour agir ensemble.

Le fascisme comble ce vide en offrant une communauté immédiate, mais factice, fondée sur la peur et la haine. Cette communauté n'est pas une force émancipatrice : elle est un instrument de domination<sup>7</sup>.

En outre, le fascisme contemporain se nourrit de la confusion entre identité et appartenance. Il transforme l'appartenance à un

groupe en une identité fermée, figée, hostile à la différence. La diversité devient une menace, la critique devient une trahison, et le débat devient une bataille. Cette dynamique produit une radicalisation émotionnelle, où la violence se normalise et où la démocratie est vidée de sa substance.

Pour penser une alternative, il faut donc reconstruire des médiations collectives capables de relier les expériences individuelles à une compréhension partagée du monde. Le communisme en acte n'est pas une doctrine : c'est une pratique de mise en commun, de solidarité, d'organisation, qui transforme les désirs et les affects.

Il s'agit de construire des espaces où la colère devient critique plutôt que destructrice, où la frustration se transforme en action collective, où l'identification à une communauté se fonde sur la coopération et non sur l'exclusion.

---

<sup>1</sup>. Michel Clouscard, *Le capitalisme de la séduction*, Paris, Delga, 2009.

<sup>2</sup>. Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Buchet-Chastel, 1967.

<sup>3</sup>. David Harvey, *L'énigme du capital et la crise actuelle* traduction Editions Syllepse, <https://www.syllepse.net>

<sup>4</sup>. Jonathan Crary, *24/7. Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, La Découverte, 2014.

<sup>5</sup>. Shoshana Zuboff, *L'âge du capitalisme de surveillance* Paperback – Big Book, 15 Oct. 2020

6. Enzo Traverso, *Les Nouveaux visages du fascisme*, Paris, Textuel, 2017.

7. Wendy Brown, *Les Habits neufs de la politique mondiale. Néolibéralisme et néoconservatisme*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007.



# **Chapitre 3 – Le nouveau fascisme : formes, mécanismes, enjeux**

## **3.1. Fascisme et identitarisme : la peur comme moteur**

Le nouveau fascisme ne se réduit pas à un programme politique ni à une idéologie cohérente. Il fonctionne avant tout comme une machine de production identitaire, et plus précisément comme une fabrique d'identités négatives<sup>1</sup>. Dans un monde marqué par l'affaiblissement des solidarités collectives, l'isolement social et la désorientation subjective, l'identitarisme offre une réponse immédiate : une appartenance, une communauté, un récit de soi. Mais cette appartenance ne repose pas sur l'ouverture ni sur la construction de liens communs. Elle se fonde sur l'exclusion, sur la peur et sur la désignation d'un ennemi. L'identitarisme fasciste ne produit pas une communauté politique ; il met en place un dispositif de séparation.

La force de l'identitarisme fasciste s'enracine dans une crise profonde de la dignité sociale<sup>2</sup>. Dans les sociétés contemporaines, une partie croissante de la population fait l'expérience d'une perte : perte de statut, perte de sécurité matérielle, perte de reconnaissance symbolique. Le capitalisme de la séduction promet la réussite individuelle, mais il organise structurellement l'insatisfaction. Les technologies numériques imposent une visibilité permanente, une comparaison constante, une mise en scène continue de soi. L'individu est sommé de réussir seul, et lorsqu'il échoue, il est invité à se percevoir comme responsable de sa propre chute. Cette culpabilisation diffuse engendre une colère sans objet politique clair, une colère disponible.

L'identitarisme fasciste capte cette colère en lui donnant une cible<sup>3</sup>. Il désigne un responsable identifiable de la perte ressentie : l'arabe, l'étranger, l'immigré, la minorité, l'« ennemi intérieur », le « traître ». La complexité des mécanismes sociaux est réduite à une causalité simple. La frustration se transforme en ressentiment, et le ressentiment en haine. Cette haine devient alors une énergie politique mobilisable, d'autant plus efficace qu'elle procure un soulagement psychique : elle déplace la responsabilité individuelle vers un autre collectif, perçu comme menaçant. L'identitarisme fasciste prospère également sur la fragilisation des institutions démocratiques<sup>4</sup>. Lorsque la démocratie apparaît incapable de répondre aux crises sociales, lorsque l'État est perçu comme distant, impuissant ou corrompu, l'identitarisme propose une solution autoritaire simplifiée : un leader fort, une nation homogène, une loi présentée comme naturelle et indiscutable. La démocratie n'est pas abolie frontalement ; elle est vidée de sa substance. Le vote devient un acte d'adhésion, suivi d'une soumission à l'autorité. L'identitarisme se présente comme l'expression directe du peuple, mais il ne vise ni l'autonomie collective ni l'égalité politique : il vise la domination.

Cependant, l'identitarisme fasciste ne relève pas seulement d'une stratégie politique. Il constitue aussi une stratégie psychologique et affective<sup>5</sup>. Il transforme la peur en identité. La peur de la précarité devient peur de l'autre. La peur de l'avenir devient peur de l'étranger. La peur de l'insignifiance se convertit en sentiment d'appartenance exclusive. Le fascisme identitaire produit ainsi une cohésion affective, mais une cohésion fondamentalement instable, car elle dépend de la reproduction permanente de la peur. Pour se maintenir, il doit sans cesse inventer de nouveaux ennemis, de nouvelles

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

sur l'accumulation infinie et les limites matérielles du monde vivant<sup>1</sup>. Elle engage l'économie, la politique, les rapports sociaux, les formes de savoir et les imaginaires collectifs. Pourtant, loin de reconnaître cette crise, le nouveau fascisme se définit d'abord par sa négation active : négation du réchauffement climatique, négation de l'effondrement des écosystèmes, négation des responsabilités humaines et capitalistes dans la destruction du vivant.

Cette négation n'est pas une ignorance accidentelle. Elle constitue une stratégie politique consciente. Le trumpisme, paradigme du nouveau fascisme contemporain, a fait de la contestation de la science climatique un axe central de son projet. Il ne s'agit pas seulement de refuser des politiques écologiques, mais de délégitimer la communauté scientifique elle-même, accusée de mensonge, de complot ou de trahison nationale. La science devient un ennemi politique, car elle met au jour des limites objectives incompatibles avec l'idéologie de la croissance, de la souveraineté absolue et de la toute-puissance économique.

Le nouveau fascisme s'inscrit ainsi dans une contre-rationalité autoritaire<sup>8</sup>. Il oppose à la connaissance scientifique des affects : le ressentiment, la défiance, la colère. Là où la science introduit de la complexité, de l'incertitude et de la responsabilité collective, le fascisme propose des certitudes simples, des récits de puissance et des ennemis désignés. La crise écologique est niée parce qu'elle impose de penser la dépendance des sociétés humaines au monde naturel, et donc de reconnaître des limites – ce que l'imaginaire fasciste refuse radicalement.

Cette négation s'accompagne d'une violence institutionnelle et symbolique. Licenciements de chercheurs, censure de rapports scientifiques, suppression de financements publics, attaques contre les agences environnementales : le nouveau fascisme

cherche à désorganiser les conditions mêmes de production du savoir. Il ne s'agit pas seulement de gouverner contre l'écologie, mais de rendre impossible toute politique fondée sur des faits. La destruction du vivant s'articule ainsi à une destruction des médiations cognitives et démocratiques.

Pour autant, cette négation n'empêche pas une instrumentalisation marginale des peurs écologiques. Lorsque les catastrophes deviennent impossibles à ignorer, le nouveau fascisme peut exploiter les affects d'angoisse qu'elles produisent. Mais cette exploitation ne passe pas par une reconnaissance de la crise. Elle s'opère par un déplacement : la pénurie est attribuée aux migrations, aux pauvres, aux minorités ; les catastrophes sont présentées comme des fatalités naturelles ou comme des conséquences de politiques progressistes. La crise écologique est ainsi dépolitisée, déhistoricisée et retournée contre les populations les plus vulnérables.

Cette stratégie permet au fascisme de préserver l'essentiel : la continuité du capitalisme fossile, extractiviste et productiviste. La négation de la crise écologique est indissociable de la défense des intérêts industriels, énergétiques et financiers qui bénéficient de la destruction du vivant. Le nouveau fascisme ne propose aucune alternative écologique ; il radicalise au contraire les logiques qui ont produit la catastrophe, en les enveloppant d'un discours nationaliste, viriliste et autoritaire.

Face à cela, la crise écologique constitue néanmoins un point de rupture potentiel. Elle révèle l'incapacité croissante du capitalisme à assurer les conditions matérielles de la vie. Elle rend visibles les inégalités environnementales, sociales et géopolitiques. Mais cette potentialité émancipatrice n'est pas automatique. Sans alternative politique crédible, la négation fasciste peut apparaître comme une réponse rassurante, car elle

promet la continuité, la puissance et le refus des sacrifices.

Le communisme en acte ne peut donc se contenter d'une écologie morale ou technocratique. Il doit défendre la science sans la sacrifier, politiser la crise écologique sans la réduire à une question identitaire, et articuler la protection du vivant à la justice sociale. Il s'agit de construire une écologie populaire, matérialiste et démocratique, capable de relier les conditions de vie, le travail, la santé, les territoires et les biens communs naturels. Contre la négation fasciste, il ne s'agit pas seulement d'énoncer la vérité de la crise, mais de rendre désirable et praticable un autre rapport au monde.

### **3.3. La gouvernance de l'émotion : du ressentiment à la violence politique**

Le nouveau fascisme ne se réduit ni à un programme cohérent ni à une idéologie systématique. Il fonctionne avant tout comme une machine affective, c'est-à-dire comme un dispositif capable de capter, de modeler et d'orienter les émotions collectives<sup>1</sup>. Il repose sur une compréhension fine du fait que les individus ne sont pas uniquement des sujets rationnels, mais des êtres traversés par des affects : peur, colère, ressentiment, honte, nostalgie. Dans un monde marqué par l'insécurité sociale, la précarité, l'isolement et l'individualisation des trajectoires, ces affects deviennent un matériau politique central. Le fascisme contemporain s'inscrit pleinement dans cette économie de l'émotion : il transforme les affects en leviers de domination.

Cette gouvernance de l'émotion repose d'abord sur la dramatisation<sup>2</sup>. Les phénomènes complexes – crises économiques, migrations, mutations culturelles, transformations

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

mais une dignité fondée sur l'exclusion et la domination.

Cette gouvernance affective a également des effets sociaux profondément désagrégateurs<sup>5</sup>. Elle fragmente les classes populaires, exacerbe les rivalités internes et transforme la compétition pour les ressources matérielles et symboliques en norme. La solidarité devient suspecte, assimilée à une faiblesse ou à une trahison. La reconnaissance sociale ne se construit plus par la coopération, mais par la distinction et l'exclusion. Dans ces conditions, toute politique de transformation sociale devient difficile, voire impossible : les individus ne se reconnaissent plus comme alliés potentiels, mais comme concurrents ou ennemis. Le « nous » est dissous au profit d'une multiplicité d'identités antagonistes.

Résister à cette gouvernance de l'émotion suppose de produire une politique des affects<sup>6</sup>. Il ne s'agit ni de nier les émotions, ni de les mépriser, mais de les comprendre et de les organiser autrement. La colère ne disparaît pas par décret ; elle doit être transformée en action collective. La peur ne s'apaise pas par des discours abstraits ; elle exige des expériences concrètes de solidarité. Il est donc nécessaire de construire des espaces où la discussion, la nuance, la temporalité longue et la réflexion collective peuvent exister. Cela implique également de développer des pratiques de soin, de confiance et de responsabilité partagée.

Le communisme en acte peut constituer une réponse à cette crise affective<sup>7</sup>. Il propose une autre économie des émotions, fondée non sur la peur et la haine, mais sur la coopération, le partage et la construction de liens communs. Mais cette réponse ne peut rester théorique. Elle exige des stratégies concrètes : des expériences réelles de vie collective, des réseaux de solidarité, des pratiques collectives qui rendent sensible, ici et maintenant, la possibilité d'un autre rapport aux autres.

C'est à cette condition que l'on peut désamorcer la gouvernance de l'émotion, résister au nouveau fascisme et reconstruire une conscience de classe et une capacité collective à agir sur le monde.

- 
1. Wilhelm Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, Paris, Payot, 1972.
  2. Ernesto Laclau, *La raison populiste*, Paris, Seuil, 2008.
  3. Shoshana Zuboff, *L'Âge du capitalisme de surveillance*, Paris, Zulma, 2020.
  4. Friedrich Nietzsche, *La généalogie de la morale*, Deuxième dissertation (concept de ressentiment).
  5. Wendy Brown, *Défaire le Demos*, Editions Amsterdam, traduction Jérôme Vidal, 2018.
  6. Baruch Spinoza, *Ethique*, livre III, théorie des affects. [https://spinozaetnous.org/wiki/%C3%89thique\\_III](https://spinozaetnous.org/wiki/%C3%89thique_III)
  7. Frédéric Lordon, *La société des affects*, Paris, Seuil, 2013.
  8. Thomas Porcher & Henri Landes, *Le déni climatique*, Max Milo, 2025.



## **Chapitre 4 – Le communisme en acte : stratégie, limites, perspectives**

### **4.1. Définir le communisme en acte : pratiques, transformation, bifurcation**

Parler de communisme en acte ne revient ni à proposer un nouveau modèle doctrinal, ni à réactiver un projet idéologique figé. Il s'agit au contraire de rompre avec une conception du communisme comme horizon abstrait, programme étatique ou moment révolutionnaire unique. Le communisme en acte désigne une pratique sociale déjà existante, dispersée, inachevée, contradictoire, mais bien réelle<sup>1</sup> : une manière de produire des objectifs communs au sein même du capitalisme, contre lui, et au-delà de lui.

La première dimension du communisme en acte est celle de la pratique. Il ne commence ni par la prise du pouvoir, ni par l'élaboration d'un plan global, mais par des formes concrètes de coopération, de mutualisation, de partage et d'auto-organisation. Ces pratiques peuvent être modestes ou massives, locales ou transnationales : coopératives, communs alimentaires, réseaux d'entraide, caisses de solidarité, occupations, communs numériques, pratiques de soin collectif, formes d'autogestion du travail ou luttes écologiques territorialisées. Ce qui les unit n'est pas leur forme institutionnelle, mais leur logique : la sortie partielle de la marchandisation, la mise en commun des ressources, la décision collective, la primauté de l'usage sur la propriété, et de la coopération sur la concurrence.

Mais le communisme en acte ne se réduit pas à une juxtaposition d'initiatives. Sa seconde dimension est celle de la transformation. Ces pratiques ne sont pas seulement défensives

ou compensatoires : elles modifient en profondeur les rapports sociaux. Elles transforment le rapport au travail, en le réinscrivant dans une logique de coopération et de conflictualité de classe. Elles transforment le rapport au temps, en rompant avec l'urgence productiviste et l'accélération permanente. Elles transforment le rapport aux autres, en substituant la solidarité à la compétition. Elles transforment enfin le rapport à soi, en desserrant l'injonction à la performance individuelle.

Cette transformation est lente, inégale, souvent fragile. Elle ne produit pas immédiatement une société nouvelle, mais elle modifie les subjectivités. Elle fabrique des savoir-faire politiques, des habitudes de coopération et une mémoire collective<sup>2</sup>. Elle rend pensable ce que le capitalisme s'efforce de rendre impensable : la possibilité de vivre autrement. En ce sens, le communisme en acte constitue déjà une contre-hégémonie en formation, non pas au niveau du discours dominant, mais au niveau des pratiques vécues et incorporées.

La troisième dimension est celle de la bifurcation. Le communisme en acte n'est pas seulement une forme de résistance ou une amélioration locale des conditions de vie. Il porte une potentialité de rupture. La bifurcation ne se décrète pas : elle émerge lorsque des pratiques, des réseaux et des subjectivités atteignent un seuil critique. Elle se produit lorsque le système dominant devient incapable de résoudre ses propres contradictions, et que des alternatives crédibles existent déjà. Le communisme en acte prépare cette bifurcation en construisant des infrastructures sociales, matérielles et symboliques capables de soutenir un changement de trajectoire historique.

Cette conception rompt avec deux illusions symétriques. La première est l'illusion étatiste : l'idée que la transformation sociale passerait exclusivement par la conquête de l'État. Or

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

communisme en acte risquerait de n'être qu'un slogan. Avec elle, il devient une stratégie historique possible, lente, conflictuelle – mais nécessaire.

## **4.2. Points de pression : où le capitalisme est vulnérable ?**

Le capitalisme contemporain est un système d'une grande résilience. Il a appris à absorber les crises, à se recomposer, à intégrer les formes de contestation et à neutraliser les révoltes. Il transforme les résistances en marchés, les oppositions en niches de consommation, les critiques en produits culturels. Cette capacité d'adaptation donne l'illusion d'un système indépassable. Pourtant, derrière cette apparente solidité, le capitalisme demeure traversé par des contradictions structurelles profondes. Ce sont ces contradictions qui constituent ses points de pression : des zones de fragilité où le communisme en acte peut produire des ruptures, des déplacements et, à terme, des bifurcations.

La contradiction écologique est l'une des plus visibles. Le capitalisme repose sur une logique de croissance infinie dans un monde fini. Il exploite les ressources, détruit les écosystèmes, pollue durablement les milieux de vie, tout en prétendant garantir le progrès et la prospérité. Les crises climatiques, l'effondrement de la biodiversité, la raréfaction de l'eau et la multiplication des catastrophes rendent cette contradiction manifeste. Les tentatives de « capitalisme vert » ou de transition écologique marchande ne font que déplacer le problème sans en modifier la logique fondamentale : accumulation, extraction, mise en concurrence. La crise écologique révèle ainsi l'irrationalité systémique du capitalisme, et ouvre un espace

politique où la nécessité d'une transformation radicale devient de plus en plus difficile à nier<sup>3</sup>. C'est à partir de cette contradiction centrale que nous avons associé au communisme en acte le concept d'*écommunisme*<sup>1</sup> qui vise à intégrer les préoccupations environnementales et sociales à une contre-culture politique.

La précarisation du travail constitue un autre point de pression majeur. Le capitalisme contemporain transforme le travail en une activité instable, fragmentée, individualisée et constamment évaluée. Il produit de l'angoisse, de l'incertitude et une insécurité matérielle durable. Pourtant, cette précarisation révèle une contradiction centrale : le capitalisme dépend toujours du travail humain, tout en cherchant à le rendre interchangeable, flexible et jetable. Les travailleurs demeurent indispensables à la production de la valeur, mais sont traités comme des variables d'ajustement. Cette tension fragilise le système, car elle ouvre la possibilité de résistances, de solidarités renouvelées et de formes de réappropriation collective du travail, notamment à travers des coopérations hors marché.

Le capitalisme numérique et la généralisation de la surveillance constituent une autre vulnérabilité. La collecte massive de données, l'analyse algorithmique et la modulation des comportements sont devenues des instruments centraux de la domination contemporaine. La vie sociale, affective et professionnelle est transformée en flux d'informations exploitables. Mais cette puissance repose sur des infrastructures techniques, des plateformes et des architectures centralisées qui sont, par nature, fragiles. Elles créent des dépendances sociales massives et concentrent le pouvoir entre quelques acteurs. Cette centralisation constitue une faiblesse, car elle rend possible des stratégies de contournement, de décentralisation, de sabotage symbolique ou de construction d'alternatives numériques

fondées sur des mises en commun technologiques.

La crise de légitimité des institutions politiques et sociales constitue également un point de pression décisif. États, partis et médias sont de plus en plus perçus comme éloignés des réalités vécues, inefficaces face aux crises ou capturés par des intérêts éco-nomiques et politiques. Cette défiance fragilise l'ordre existant, mais elle comporte une ambivalence : elle peut nourrir des dynamiques autoritaires autant qu'ouvrir un espace pour des formes nouvelles de démocratie. Le communisme en acte ne peut se contenter de dénoncer cette crise ; il doit produire une reconquête de la légitimité à partir du bas, en construisant des institutions alternatives, des objectifs communs et des formes de décision collective ancrées dans les pratiques sociales de classe.

La fragilité des chaînes d'approvisionnement mondialisées constitue un autre point de vulnérabilité. La mondialisation capitaliste a rendu la production dépendante de réseaux complexes, étendus et vulnérables aux chocs. Les crises sanitaires, les conflits géopolitiques et les catastrophes écologiques montrent à quel point ces chaînes sont instables. Cette fragilité révèle le caractère artificiel et dangereux d'une organisation fondée sur l'optimisation permanente des coûts. Elle ouvre la possibilité de relocalisations, de circuits courts, de formes de production coopératives et de réappropriation collective des moyens de subsistance.

Mais le point de pression le plus fondamental réside dans la production des subjectivités. Le capitalisme ne domine pas seulement par l'économie ou la coercition institutionnelle ; il agit en produisant des désirs, des identités et des aspirations compatibles avec sa logique. Il façonne des individus compétitifs, performants, responsables de leurs échecs, et orientés vers la consommation comme horizon indépassable. C'est sur ce terrain que le communisme en acte joue un rôle

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

La première condition est de refuser la logique de la plateforme. Les plateformes collaboratives modernes reposent sur une architecture de contrôle : elles centralisent les données, contrôlent les échanges, imposent des règles, prélèvent une part de la valeur produite. Elles créent une illusion de coopération, mais elles organisent une exploitation. Les réseaux alternatifs décentralisés, autogérés et non lucratifs doivent être étendus, fondés sur la transparence, la réciprocité, la mise en commun des ressources et conçus comme des mises en commun, c'est-à-dire comme des ressources partagées, gérées collectivement, et protégées contre la privatisation.

La seconde condition est de produire une écologie des réseaux. Un réseau n'est pas une structure unique, mais un ensemble de liens multiples. Il permet de relier des expériences locales, de créer des solidarités interterritoriales, sans imposer une hiérarchie centralisée. Il concrétise la circulation des savoirs, des pratiques, des ressources et devient ainsi un réseau de réseaux, où chaque nœud conserve son autonomie, mais où l'ensemble peut agir de manière coordonnée. Cette écologie des réseaux est une manière de préserver l'horizontalité tout en étant efficace.

La troisième condition est de multiplier les réseaux qui n'ont pas pour objectif la consommation. Le néolibéralisme collaboratif repose sur la transformation de la vie en marché : l'entraide devient un service, la solidarité devient un « job », la coopération devient une économie. Les réseaux alternatifs déjà centrés sur la production commune, la réparation, la mutualisation, la recherche collective, la culture commune, la santé, l'éducation, le logement, l'alimentation doivent être élargis pour produire de nouveaux biens communs, devenir des espaces de création et pas seulement de gestion ou de service.

La quatrième condition est de maintenir une politique de la

responsabilité. L'horizontalité ne doit pas devenir une excuse pour éviter la responsabilité. Un réseau efficace a des règles, des procédures, des décisions collectives, des mécanismes de reddition de comptes. Il est capable de se donner des objectifs, de mesurer les effets, de corriger les erreurs. Mais ces règles doivent être élaborées collectivement, et non imposées par une autorité. Il s'agit d'une horizontalité structurée, non d'un anarchisme naïf.

La cinquième condition est de produire une culture collective. La mise en commun n'est pas une technique de gestion : c'est une manière de penser et de vivre. Il s'agit de produire une éthique de la coopération, de la confiance, du partage, de la responsabilité. Il s'agit de former des pratiques de solidarité qui deviennent des habitudes. Il s'agit de construire une mémoire collective, des récits communs, des symboles partagés. Cette culture de la mise en commun est ce qui permet au réseau de survivre et de se développer.

Enfin, la question de l'efficacité renvoie à la capacité de faire face aux crises. Les réseaux alternatifs doivent être capables de répondre à la plupart des besoins concrets des populations : aide matérielle, soutien social, actions politiques, résistance ; être capables de produire des réponses rapides, mais aussi de construire sur le long terme et de transformer l'entraide en pouvoir collectif. C'est ainsi que l'horizontalité devient efficace : lorsqu'elle est en situation de produire des résultats tangibles, et lorsqu'elle permet de se relier à d'autres expériences.

Le communisme en acte est donc une pratique de réseau, mais un réseau qui n'est pas soumis à la logique du marché. Il s'agit de construire des réseaux de mise en commun, capables de résister au néolibéralisme fascisant, capables de produire des formes de vie alternatives, capables de construire une solidarité

réelle. Cette construction est difficile, car elle doit affronter la domination du capitalisme, la fragmentation sociale, et la tentation de l'autoritarisme. Mais elle est nécessaire, car c'est dans ces réseaux que se joue aussi la possibilité d'une bifurcation<sup>5</sup>.

#### **4.4. Éviter l'entre-soi et l'autoritarisme : construire des liens communs ouverts et inclusifs**

La construction de liens communs ne garantit pas automatiquement l'ouverture, la démocratie ou l'inclusivité. La mise en commun peut devenir un espace de fermeture, une communauté fermée sur elle-même, un "club" qui reproduit ses privilèges. Il peut aussi devenir un lieu d'autoritarisme local, où la gestion collective se transforme en domination interne, où la décision est confisquée par une minorité, où la critique est réduite au silence. Le communisme en acte doit donc intégrer une réflexion sur ses propres risques : l'entre-soi, l'élitisme, la reproduction des hiérarchies, l'exclusion de ceux qui ne partagent pas les mêmes codes, et la tentation de l'autoritarisme. Le premier danger est l'entre-soi culturel. Les liens communs se construisent souvent autour de pratiques, de savoirs, de langages partagés. Mais ces pratiques peuvent devenir des frontières. Les personnes qui ne maîtrisent pas ces codes peuvent se sentir exclues, même si l'intention est d'être ouverte. Le communisme en acte est donc attentif à la diversité des cultures, des langues, des histoires, des parcours. Il produit des espaces où la diversité est non seulement tolérée, mais valorisée. Il reconnaît que la solidarité n'est pas une uniformité, mais une coexistence de différences.

Le deuxième danger est l'entre-soi social. Les liens communs

peuvent reproduire des hiérarchies sociales, car certains disposent de plus de temps, de ressources, de compétences, de réseaux. Le communisme en acte intègre donc des mécanismes de redistribution interne : partage du temps, reconnaissance des compétences, valorisation des tâches invisibles, prise en compte des contraintes matérielles. Il permet d'éviter de reproduire une forme de "communisme de classe moyenne", où la participation est possible uniquement pour ceux qui ont les ressources. Il construit des liens communs accessibles, en prenant en compte les contraintes économiques et sociales.

Le troisième danger est l'autoritarisme local. La gestion collective peut se transformer en domination si les décisions sont prises par une minorité qui se considère "plus légitime". Le communisme en acte intègre donc des règles de gouvernance démocratique : rotation des responsabilités, transparence, mécanismes de critique et de correction, possibilité de départ sans ostracisation. Il produit une culture de la critique constructive, où les conflits ne sont pas supprimés, mais gérés collectivement.

Le quatrième danger est l'identitarisme. Le lien commun peut être tenté de se définir par une identité particulière : identité locale, identités culturelles, identités de genre, identités "militantes". Mais si cette identité devient un critère d'appartenance, elle peut devenir excluante. Le communisme en acte s'attache donc à produire une identité collective non identitaire : une identité fondée sur la coopération, le partage, la solidarité, et non sur l'exclusion. Il est capable de dire "nous" sans dire "eux" comme ennemis. Il construit un "nous" inclusif, ouvert, en capacité d'accueillir la différence.

La construction de liens communs ouverts implique aussi une politique de l'accueil permettant de produire des espaces où les personnes marginalisées, discriminées, invisibilisées, peuvent

*Ce contenu ne fait pas partie de la section consultable*

contre global – se révèlent largement insuffisantes pour saisir un réel marqué par la complexité, l’instabilité et l’imbrication des contradictions. C’est pourquoi le communisme en acte ne se pense qu’à partir d’une dialectique de la complexité<sup>7</sup>, capable d’affronter simultanément l’hétérogénéité des situations, la conflictualité permanente et l’incertitude historique. La dialectique classique, souvent réduite à un schéma linéaire de dépassement (thèse, antithèse, synthèse), ne suffit plus. Le réel contemporain n’avance pas par synthèses stabilisées, mais par déséquilibres, rétroactions, crises multiples, bifurcations imprévisibles. Le capitalisme lui-même est devenu un système complexe : financiarisé, numérisé, mondialisé, capable d’intégrer partiellement ses propres critiques tout en produisant des crises systémiques qu’il ne parvient plus à maîtriser. Le nouveau fascisme surgit précisément dans cet espace : comme tentative autoritaire de simplification brutale du complexe<sup>9</sup>.

Face à cela, le communisme en acte ne peut être une pensée de la pure opposition. Il est une pensée immanente, qui saisit le réel de l’intérieur, travaille ses contradictions, exploite ses failles, sans jamais se confondre avec lui. La dialectique de la complexité consiste à reconnaître que le système que l’on combat n’est pas homogène, qu’il est traversé de tensions internes, de zones de vulnérabilité, de logiques contradictoires<sup>2</sup>. C’est dans ces zones que peuvent émerger des pratiques de communisme en acte, non comme extériorité radicale, mais comme déviation interne, comme usage subversif des conditions existantes. En cela la pensée dialectique est élargie au communisme en acte lui-même.

Les pratiques émancipatrices ne sont jamais pures<sup>3</sup>. Elles peuvent reproduire des hiérarchies, des exclusions, des formes d’autoritarisme diffus. Elles peuvent être récupérées par le marché, institutionnalisées, neutralisées. Refuser de voir ces

contradictions, au nom d'une vision idéalisée de la mise en commun, revient à désarmer politiquement le projet. La dialectique de la complexité impose au contraire de tenir ensemble l'émancipation et ses limites, de faire de la critique interne une condition de la durée et de la transformation. C'est ici qu'intervient la notion de bifurcation.

Contrairement à l'idée d'un grand basculement révolutionnaire programmé, la bifurcation désigne un moment où un système complexe change de trajectoire sous l'effet cumulatif de tensions internes et de forces alternatives déjà présentes. Elle ne peut être ni prédite avec certitude ni décrétée politiquement. Elle devient possible lorsque plusieurs conditions sont réunies : une crise de légitimité du système dominant, une incapacité croissante à gérer ses contradictions et l'existence de pratiques sociales capables de soutenir une autre logique<sup>4</sup>.

Le communisme en acte travaille précisément à cette condition : rendre la bifurcation pensable et praticable. Il ne promet pas un avenir radieux garanti, mais il construit des capacités collectives. Il prépare des infrastructures sociales, économiques, culturelles, symboliques, qui pourront, dans certaines circonstances, devenir structurantes, à l'image des coopératives auto-gérées qui mettent déjà en pratique une autre rationalité sociale. La bifurcation n'est pas un événement miraculeux ; elle est le résultat d'un long travail souterrain, souvent invisible, souvent minoritaire, mais cumulatif<sup>5</sup>.

La dialectique de la complexité permet aussi de penser la temporalité politique autrement. Le communisme en acte articule des temps hétérogènes : le temps court de la résistance à la violence sociale, le temps moyen de la construction de réseaux et de liens communs, le temps long de la transformation des subjectivités. Ces temporalités ne se succèdent pas ; elles se superposent, se contredisent parfois. Les tenir ensemble est une

tâche politique majeure. Le nouveau fascisme prospère sur l'impatience, la peur et le désir de solutions immédiates ; le communisme en acte oppose à cela une patience stratégique, sans jamais renoncer à l'urgence de l'action<sup>6</sup>. Enfin, cette pensée dialectique du complexe est indissociable d'une éthique politique<sup>8</sup>. Elle refuse les certitudes dogmatiques comme les renoncements cyniques. Elle accepte l'incertitude comme condition de l'action, sans sombrer dans le relativisme. Elle assume la conflictualité sans la sacraliser. Elle cherche non pas à imposer un modèle, mais à ouvrir des possibles.

Dans un monde où le capitalisme et le fascisme proposent des réponses simplificatrices à des crises complexes, le communisme en acte propose une autre voie : habiter la complexité plutôt que la nier, et y faire émerger des formes de vie plus justes. Ainsi compris, le communisme en acte n'est ni une fin de l'histoire ni un simple moment de transition. Il est un processus dialectique ouvert, fragile, réversible, mais porteur d'une promesse réelle : celle d'une bifurcation historique construite collectivement, à partir du réel tel qu'il est, et non tel qu'on souhaiterait qu'il soit.

---

<sup>1</sup>. André Prone, *Communisme en acte, désaliénation du travail et contre-culture politique*, l'Harmattan, 2025.

<sup>2</sup>. Karl Marx, *L'Idéologie allemande*, in Œuvres philosophiques, Gallimard, 1965 (passages sur le communisme comme « mouvement réel qui abolit l'état de choses existant »).

<sup>3</sup>. Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, éd. Quaderni del carcere, 1975-1935 (concept de contre-hégémonie et formation des subjectivités collectives).

4. Jason W. Moore, *Le capitalisme dans la toile de la vie*, traduction, éditions L'Asymétrie, 2021.
5. Félix Guattari, *Les trois écologies*, Galilée, 1989 (production des subjectivités et écologie mentale).
6. Michel Bauwens, *Rendre autonome la production entre pairs*, <https://shs.cairn.info/revue-ecorev-2012>
7. Lucien Sève et Janine Guespin-Michel, *Emergence, complexité et dialectique*, Paris, Odile Jacob, 2005.
8. Janine Guespin-Michel, *Complexité dialectique et émancipation*, éditions du croquant, 2019.
9. Elinor Ostrom, Prix Nobel d'économie en 2009, *Gouvernance des biens communs*, <https://www.deboecksuperieur.com/livre>, 2010.

## **Conclusion – Du fascisme historique au communisme en acte : habiter la bifurcation**

Le fil conducteur de cet ouvrage repose sur une hypothèse centrale : le fascisme, qu'il soit historique ou contemporain, n'est pas une anomalie extérieure au capitalisme, mais l'une de ses issues possibles lorsque ses contradictions deviennent ingérables. Il ne se réduit pas à un régime politique parmi d'autres, mais incarne une réponse sociale autoritaire à une crise systémique : une tentative de réorganiser la société par la violence, la simplification et la désignation d'ennemis, lorsque les promesses du capitalisme cessent d'opérer.

Le fascisme historique du XX<sup>e</sup> siècle s'est déployé dans un contexte où existait une alternative structurée, puissante et internationaliste : le mouvement ouvrier et le communisme révolutionnaire. Même si cette alternative a connu ses propres impasses, ses dérives autoritaires et, finalement, son effondrement historique, elle constituait une force réelle de polarisation sociale et politique. Le capitalisme s'est alors construit contre cette alternative, dans un affrontement direct, massif, tragique, mais qui lui fut historiquement fatal.

Le nouveau fascisme, quant à lui, émerge dans un paysage profondément transformé. Il ne fait plus face à une alternative globale crédible. Il prospère sur un terrain marqué par la désorientation des masses, la fragmentation des subjectivités, l'effondrement des médiations collectives et la colonisation des imagi-naires par un capitalisme de la séduction. Ce capitalisme ne promet plus l'émancipation matérielle pour tous, mais la compensation symbolique, la consommation comme identité, la technologie comme solution magique, et la peur comme mode de gouvernement.

Dans ce contexte, la question centrale n'est plus seulement « comment lutter contre le fascisme ? »

mais : comment reconstruire une alternative crédible dans un monde profondément transformé ? C'est ici que la notion de communisme en acte prend toute sa portée. Elle ne désigne ni un retour nostalgique aux modèles du passé, ni un programme clé en main. Elle désigne un processus réel, déjà à l'œuvre, par lequel des pratiques sociales produisent du lien commun au sein même du capitalisme, en contestant la marchandisation, la hiérarchie et l'atomisation.

Le communisme en acte n'est pas une attente messianique de la révolution, mais une transformation immanente, lente, conflictuelle, contradictoire. Il agit à plusieurs niveaux à la fois : dans l'économie, par la mise en commun des ressources ; dans le travail, par la coopération et l'auto-organisation ; dans les relations sociales, par l'entraide et le soin ; dans les subjectivités, par la reconstruction d'un sens du collectif. Il est à la fois une pratique immédiate de résistance et une stratégie de classe de long terme.

Mais ce communisme en acte n'a de sens que s'il assume pleinement la complexité du réel. Le capitalisme contemporain est un système complexe, capable d'absorber, de détourner et de neutraliser certaines de ses critiques. Il n'existe pas de ligne de fracture simple, ni de sujet révolutionnaire homogène. C'est pourquoi l'alternative ne peut être pensée qu'à travers une pensée dialectique du complexe, qui refuse à la fois les simplifications autoritaires du fascisme et les illusions dogmatiques d'un communisme idéalisé.

Cette dialectique implique de penser les contradictions partout : dans le système que l'on combat, mais aussi dans les pratiques que l'on construit. Les objectifs communs peuvent exclure, les réseaux peuvent se refermer, l'horizontalité peut masquer des rapports de pouvoir informels. Ne pas voir ces contradictions, c'est condamner le projet à l'échec ou à la récupération. Les

travailler, au contraire, c'est lui donner une chance de durer et de se transformer.

La notion de bifurcation permet alors de penser l'avenir sans déterminisme. Il ne s'agit pas d'annoncer un basculement inévitable, ni de désespérer face à la puissance du système. Dans les systèmes complexes, les bifurcations deviennent possibles lorsque les crises s'accumulent et que des alternatives crédibles existent déjà. Le communisme en acte ne provoque pas mécaniquement la bifurcation ; il en crée les conditions matérielles, sociales et symboliques.

Lorsque l'on met en commun des ressources, qu'on mutualise des savoirs ou qu'on organise collectivement des services hors logique strictement marchande, on ne renverse pas immédiatement le système ; on introduit cependant une autre rationalité au cœur même de celui-ci. Certes, ces expériences demeurent traversées de contradictions et exposées à la récupération, mais elles constituent déjà des fragments d'alternative réelle, susceptibles, dans certaines conjonctures critiques, de participer à une bifurcation plus large.

Dans cette perspective, la lutte contre le nouveau fascisme n'est pas uniquement défensive, mais constructive. Car résister à la haine, à l'autoritarisme et à la violence est indispensable, mais insuffisant. Il faut simultanément construire des formes de vie capables de rivaliser avec les solutions simplificatrices proposées par le fascisme. Cela suppose de reconstruire un « nous » politique non identitaire, non nationaliste, non autoritaire – un collectif fondé sur l'expérience vécue du lien commun, et non sur l'exclusion.

Ainsi, le communisme en acte apparaît moins comme un modèle achevé que comme une orientation historique. Il ne promet ni pureté ni certitude. Il accepte l'incertitude, la conflictualité et la durée. Il refuse à la fois la résignation cynique et la fuite dans

l'utopie abstraite. Face à un capitalisme en crise systémique qui engendre des formes toujours plus violentes de domination, il propose une autre manière d'habiter le monde : en assumant la complexité plutôt qu'en la niant, en construisant patiemment les conditions d'une bifurcation plutôt qu'en attendant un événement salvateur.

C'est peut-être là, aujourd'hui, la seule alternative sérieuse au nouveau fascisme : non pas un grand récit totalisant, mais un processus de classe collectif, fragile et déterminé, par lequel une autre société cesse progressivement d'être impensable.

\*

*« Fascisme contemporain  
Nous ne laisserons pas la moindre ondée  
Accepter ton déluge  
Ni laisser ta main sombre  
Glisser sur chaque brindille  
Ses désirs assassins  
Nous mettrons devant toi  
L'autre main qui défait les orages  
  
Celle qui accompagne les malheurs  
Dans les poubelles de l'histoire. »*

## TABLES DES MATIERES

Préface .....	5
Avant-Propos .....	9
Introduction .....	13
CHAPITRE 1. Deux périodes de fascisme :	
Continuités et ruptures.....	17
1.1. Le fascisme historique : conditions sociales et subjectivités .....	17
1.2. Le fascisme contemporain : nouvelle configuration sociale.....	20
1.3. Les différences majeures : État, nation, masses, affectivité.....	23
CHAPITRE 2. Le capitalisme de la séduction et la transformation des mentalités .....	29
2.1. De la production à la consommation : l'invasion du capital dans les désirs.....	29
2.2. Les technologies et la fragmentation des liens.....	31
2.3. L'individu isolé et la crise de la conscience collective.....	34
2.4. Du capitalisme de la séduction au fascisme : la régression identitaire et la violence du ressentiment.....	37
CHAPITRE 3. Le nouveau fascisme : formes, mécanismes, enjeux .....	41
3.1. Fascisme, identitarisme : la peur comme moteur.....	41
3.2. Négation de la crise écologique et nouveau Fascisme : science, pouvoir et violence symbolique .....	44
3.3. La gouvernance de l'émotion : du ressentiment A la violence politique.....	46
CHAPITRE 4. Le communisme en acte : stratégie, limites, perspectives.....	51
4.1. Définir le communisme en acte : pratiques, transformation, bifurcation .....	51
4.2. Points de pression : où le capitalisme vulnérable ?.....	54
4.3. Réseaux et liens communs : comment éviter Le néolibéralisme collaboratif ?.....	57
4.4. Eviter l'entre-soi et l'autoritarisme : construire Des liens communs ouverts et inclusifs .....	60
4.5. Pensée dialectique du complexe et bifurcation .....	63
Conclusion.....	67

## Ouvrages récents du même auteur

### Poésies

UNE FEMME et autres tourments, 2022 – Éditions l'Harmattan, Préface de Kathleen Hyden-David

AU NOM DE GAZA, 2023 – Éditions Émile Communication (1000, livres au bénéfice exclusif de l'AFPS)

### Essais

L'AUTRE VOIE POUR L'HUMANITE, 100 intellectuels s'engagent pour un post-capitalisme – ouvrage collectif, 2019 – Éditions Delga

TERRRE DU BIEN COMMUN OU NEOLIBERALISME FACTIEUX, Une approche écomuniste, 2024 – Editions Spinelle, Préface de Stéphane Sirot

L'ARABE, NOUVEAU BOUC EMISSAIRE DU CAPITAL – 2025, Émile Communication, Préface de Raphaël Porteilla

COMMUNISME EN ACTE, Travail désaliéné et Contre-culture politique – 2025, Éditions l'Harmattan, Préface de Bernard Friot

OSER PENSER SA PENSÉE, Ouvrage collectif en 14 actes sur l'importance du mode de pensée, 2026, éditions du croquant

TRAVAIL CONTRE INTELLIGENCE ARTIFICIELLE, Une critique marxiste du capitalisme numérique (à paraître), 2026 – Éditions du croquant, Préface de Daniel Faïta

### Ouvrages scientifiques

IMPACT DE L'ANTHROPISATION SUR LA BIOSPHERE, (Contribution au congrès Mondial de la nature), 2021 – Éditions Émile Communication – ouvrage collectif, Préface d'Agathe Euzen

\*



*Raison-Commune-Editeur*

*Cette édition originale, choisie par l'auteur,  
est entièrement numérotée*

Ce livre a été imprimé par ICN Zone Industrielle  
des Saligues 98, rue Louis Rabier, 64300 Orthez



Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2026

ISBN : 978-2-9545091-7-4

EAN : 9782954509174